

Les châteaux de France à la dérive

Emmanuel LE ROY LADURIE
FIGARO LITTÉRAIRE - ESSAIS
19/03/1999

Le châtelain, c'est l'aventurier des temps modernes. Il est d'autant plus homme d'aventure, quand il veut survivre, en termes financiers : il ouvre donc aux visiteurs, à titre onéreux, son castel branlant et superbe. Dans le meilleur des cas, cette ouverture peut rapporter au possesseur de la propriété mise en cause autant que 400 hectares de terres (compte tenu du fait, certes, que « l'hectare terrien » rapporte peu). Mais il est vrai que bien souvent la rentabilité d'une « demeure historique », en tickets d'entrée vendus, se révèle des plus faibles.

Autrement dit, la « conjoncture châtelaine » est fort loin, euphémisme, d'être toujours brillante. Au ci-devant palais de X..., on informe le tout-venant qu'il pleut sous les toitures, situation fréquente en ce genre d'établissement ; mais le maître de céans ne s'intéresse qu'à la chasse à courre, et son épouse, à la seule religion. Alors bonjour les gouttières ! De toute façon, faire monter le couvreur sur des toits qui peuvent égaler en surface plusieurs hectares, c'est déjà « cinq ou six mille balles dépensées d'un coup » aux frais du lignage aristocratique auquel revient la maintenance des ardoises et de tout ce qui fut édifié sous celles-ci. En outre, avec quarante chambres, 110 fenêtres et 220 persiennes, imaginez les frais de menuiserie ! Quant aux visiteurs, dans de multiples cas, ils ont tout à apprendre et cela fatigue à la longue le maître du lieu : il doit sans cesse leur répéter que le grand tableau du vestibule (une copie de copie, c'est vrai, qui représente Louis XIV) n'est pas un Guitaut mais un Rigaud.

En tout état de cause, la guirlande des châteaux, des milliers de châteaux français, risque quand même d'être foutue (sic) car les propriétaires ne peuvent pas payer, en sus des travaux, l'impôt et les assurances. La seule façon d'échapper à ces périls, si elle existe, ce serait d'abord de cesser de gémir, ou inversement de cesser de s'enorgueillir. Ne dites plus sans arrêt, ô détenteurs des grandes demeures : « Nous sommes les plus beaux châteaux *gna gna gna*. » (propos recueillis par Mension-Rigau). Le bon slogan, ce serait bien davantage : « Châtelains de toutes les provinces, unissez-vous. Fédérez-vous dans la Demeure historique ou, si votre goutte de sang bleu vous le permet, dans l'Association de la noblesse française. » Retrouvez vos manches, en tout cas, et « faites du travail concret en vous orientant vers les professionnels du tourisme ».

Mais attention, en ce secteur aussi, la concurrence est féroce. D'un château l'autre, Céline avait tout compris, déjà, et Jules César aussi, quand il s'esclaffait au vu des haines fratricides que cultivaient les uns contre les autres nos nobles gaulois (était-ce déjà ce qu'on appellera aujourd'hui l'éternelle division de la droite ?). Écoutons à ce sujet l'un des seigneurs de château qu'a interviewé Mension-Rigau : « Tenez, moi, dit en substance ce personnage, j'ai déjà rénové mon propre manoir, il est flambant neuf ; requinqué XVI^e siècle authentique ; prêt pour le flot des visiteurs. Mais voilà-t-il pas que ma cousine Sophie de Z..., tenancière d'un gros palace Renaissance, sis à trois lieues d'ici, vient me saluer soi-disant pour rafraîchir nos communs sentiments parentéliers. Alors ça, non ! Arrière, Sophie ! Tu ne viens chez moi, en fait, que pour me piquer mes idées de nouvelle châtelainie rénovatrice. Car toi aussi, tu veux *refourbir ta carlingue* (c'est l'un des noms familiers dont on affuble dans le milieu ad hoc les nobles buildings). Tu veux rebadigeonner tes tourelles pointues, et fondamentalement tu cherches à me prendre ma clientèle de visiteurs, sur la base de ce tien château que tu vas récurer de partout. Je te fais la grâce d'une coupe de champagne, vite bue, et tu vas repasser ma poterne vite fait, en direction de ton home. Il y a quand même une logique de la concurrence, fut-ce en famille. »

Quoi qu'il en soit, conclut ce châtelain, ou l'un de ses semblables : « Nous mettons la main à la pâte, moi et ma femme : à l'usage des clients de notre *Bed and Breakfast*. Mon épouse, quoique duchesse, lave les draps et serviettes de nos pensionnaires d'un bref séjour nocturne, et tous deux, nous faisons les lits. Mais surtout que ça ne se sache pas. N'allons pas minimiser ni ternir notre titre de duc et pair ! »

Pour en revenir aux problèmes de compétition intercastellaire, Mension-Rigau ne cherche point à dissimuler que dans telle grande vallée nobiliaire (Loire ou Seine ?) « on s'écharpe au couteau » entre châteaux. Certes, « on se reçoit, les mondanités, les mon cher, et tout le tralala ». Mais par-derrière, on cherche à démolir la réputation du voisin, de l'« ami » (!) auprès des vrais professionnels qui ne sont autres que les cityramas, les agences, les tour-opérateurs et autres organisateurs de voyages dans notre très française vallée des rois. Les informateurs de Mension-Rigau s'attristent de cet état de choses : « En fait, disent-ils, les châtelains se chamaillent entre eux comme font l'un contre l'autre le RPR et l'UDF. Et pourtant, on devrait tous s'entendre entre nous, gens de noblesse, face aux clubs des voyageurs de métier. Tout ça, c'est un immonde gâchis. »

Pis que cela : les châtelains, entre eux, se racontent des histoires parfaitement fausses quant au nombre de leurs visiteurs. Ils renchérissent les uns sur les autres. « Cinquante mille visiteurs par an. Mais moi, cher ami, cent mille au bas mot. » Tout ceci n'est pas sérieux, conclut une dame. « En réalité, ce n'est pas évident du tout d'arriver à décrocher des voyageurs. Après le 31 août, c'est le désert, sauf quelques Japonais. Il faut attendre la reprise du printemps, avec les vieux pépés-mémés, et les scolaires. »

Mension-Rigau, protestant austère en son habitus quotidien, aurait-il personnellement « pété les plombs » quand il cite ces propos presque invraisemblables, et pourtant présentés par lui comme exacts, recueillis en tout cas aux meilleures sources. On doit souligner cependant que cet enquêteur consciencieux aime ses châtelains, tout humoristique et quelquefois vache qu'il puisse être. Il les montre aussi bien souvent sous leur meilleur jour ; car ceux-ci fréquentent gentiment les villageois, ils invitent à déjeuner le curé « socialo » mais dévot quand même. Ils rendent des services ; ils sauvent, en se ruinant à qui mieux mieux, l'immense parure patrimoniale de l'Hexagone. Ils pratiquent, maintes fois, pour leur part, l'indivision familiale : elle est bénéfique sur le moment, mais elle ne tarde point à devenir mortelle pour la propriété, au fur et à mesure que mûrissent les générations plus nombreuses, issues du même tronc lignager.

Réveille-toi donc, ô France, car tes châtelains font ce qu'ils peuvent mais ta collection de châteaux f... le camp. Tends à tous ces hommes et femmes du Grand Monde une main secourable, à défaut de quoi Tes ensembles gothiques, baroques, néoclassiques, vont se rétrécir comme peau de chagrin, Te mettant ainsi dans la situation peu enviable, patrimoniallement parlant, qui est celle de l'Arkansas de Clinton ou du Massachusetts des Pères Pèlerins. Deux beaux pays, certes, mais où les grandes maisons, quand elles existent, ne sont guère que les pâles copies des modèles originaux qui fleurissent encore tant bien que mal en Aquitaine et Dauphiné, Ile-de-France et Normandie.



Réparations, impôts, assurances : pour sauver leur château, et le patrimoine national du même coup, les châtelains d'aujourd'hui se ruinent. Même quand ils ouvrent leur bien à la visite. Ici, Ainay-le-Vieil.

(Photo Somelet/Diaf.)
